

*Yvan Valsecchi*  
***Le clan des  
Rocans***

***Roman***



*Sans doute l'homme est-il le maître de son destin ;  
il n'est pas le maître du chemin qui y mène.  
[Jean Ethier-Blais].*

© 2010 Yvan Valsecchi. Tous droits réservés.  
ISBN 978-1-4717-0499-4

# *Avant-propos*

**J**'ai passé mon enfance à Lavey-Village. Imaginez-vous un creuset que le Rhône a patiemment fendu comme à la hache. Le fond de cette coupelle est en pente douce, grâce aux grabats que la montagne a cumulés au cours des siècles, et qui s'est recouverte d'une terre fertile, attirant les premiers habitants de cette communauté. Une rivière portant le nom de « *Courset* », y a creusé son lit, descendant du massif des Diablerets jusqu'au Rhône. De l'autre côté du fleuve, une étroite bande de terre, bordée par une paroi rocheuse, qu'une ville recouvre entièrement : un autre canton, l'étranger. En amont, c'est Vaud, le canton protestant. En aval, c'est le Valais catholique.

À l'époque de mon enfance, Lavey comptait quelque quatre cents habitants. Situé à l'extrême Est du canton de Vaud. Comme une enclave vaudoise en terre étrangère, séparée de sa mère patrie par une barrière naturelle. En ce temps-là, la mobilité des gens étant réduite, les villageois vivaient au fond de ce puits naturel, dans une sorte d'autarcie. Peu ventilé en été, l'endroit se transformait en fournaise, clouant les gens sur place. L'hiver, au contraire, la bise trouvait son chemin pour transformer l'endroit en une sorte de piège à froid.

Certainement à cause de ces particularités, les habitants formaient une tribu à laquelle on ne pouvait appartenir que si l'on avait résidé au village. Une fois intronisé, on restait pour toujours un « *Rocan* ». Une marque indélébile qui réunissait à

coup sûr ceux qui la portent, quel que soit le destin qu'ils aient pu suivre.

Nous étions une multitude d'enfants, fruits du « *baby boom* » de l'après-guerre. D'aussi loin que remonte ma mémoire, je ne me souviens que d'amitiés et de complicités. Filles et fils de gens simples, exclusivement paysans et fonctionnaires, loin de la lutte des classes. Une sorte d'uniformité dans la condition, que même la religion n'arrivait pas à différencier. Et pourtant, rien n'avait été fait pour que cette petite communauté reste unie. Comme partout ailleurs, la croyance introduisait son caractère identitaire. Il y avait deux religions, donc deux clochers, celui du temple et celui de l'église ; deux écoles, la publique (donc protestante) et la catholique. Et, même si aucune connotation religieuse ne les justifiait, deux bistrots. Le collège aussi obéissait à cette séparation sectaire : les catholiques s'instruisaient auprès des chanoines de l'abbaye de St-Maurice, les protestants eux, parcouraient allègrement les quatre kilomètres qui les séparaient de la plus proche bourgade vaudoise, Bex. Ils suivaient ainsi les traces des anciens habitants de Lavey, qui se rendaient chaque dimanche au culte dans la cité bellerine. La route étant longue, les fidèles se sustentaient chez les indigènes avant de reprendre le chemin du retour. D'où leur sobriquet peu flatteur de *Rocans* (en langage moderne : *les pique-assiettes* ou *mendiants*).

Je ne saurais dire par quelle association d'idées mon cerveau a extrait un souvenir qui avait marqué mon enfance : *les gens de la colline*. Je ne devais pas avoir plus de 7 ou 8 ans, quand une famille avait squatté une cabane sur le flanc de la colline séparant le village à sa commune voisine, Bex. Mille rumeurs avaient circulé sur cette famille. On disait le père alcoolique et deux enfants en bas âge rejoignaient l'école chaque matin.

La mémoire d'un enfant retient parfois un fait qui sort pour lui de l'ordinaire. Pourquoi ces gens m'avaient-ils marqué ?

## Le Clan des Rocans

Serait-ce que mon esprit n'arrivait pas à concevoir que d'autres enfants pouvaient vivre isolés, dans la misère et sans un amour paternel ? Je n'en sais rien. Le fait est resté gravé dans ma mémoire comme une anecdote cauchemardesque, car je n'y ai associé aucune image précise. Je ne pourrais aujourd'hui mettre aucun visage, aucun nom sur ces personnages. Une tranche de vie, m'avait frappé sans que ma mémoire ne retienne ce qu'ils sont devenus ou même si je les ai rencontrés. Comme s'il ne fallait retenir qu'un ogre, ayant femme et enfants, vivait dans la colline et qu'il fallait surtout éviter la cabane où il vivait.

Je suis sûr que si j'avais demandé un complément d'information à mes amis *Rocans*, ils auraient démystifié ce souvenir enfantin. Ils m'auraient donné un nom, une histoire. Je ne l'ai pas fait, préférant garder d'eux ce souvenir imprécis et certainement affabulateur. Il n'empêche que lorsqu'ils sont revenus hanter mon esprit, je n'ai pu me retenir de leur inventer un destin. J'ai alors écrit cette fiction pour effacer ce mauvais souvenir. Pour que *les gens de la colline* rejoignent la tribu. Pour qu'eux aussi deviennent des *Rocans* à part entière.

Amis de Lavey, ne cherchez donc pas dans ce récit, l'évocation de personnages existants ou ayant existé. Comme le dit la formule, ce *Clan des Rocans* est purement imaginaire. Ce n'est pas le compte rendu d'un journal satirique comme « *le Cinq Mots Riards* » qui, à chaque carnaval, relatait les facéties de nos aînés. Ce n'est qu'une affabulation, basée sur une image que ma mémoire d'enfant voulait me restituer bien des années plus tard, afin que je rende un peu de dignité à ceux que la misère m'avait fait apparaître comme des parias.



# *La Garçonnière*

**C**laude Verdon fut convoqué au bureau du personnel au début de l'année 1945. C'était un beau mois d'avril. L'armée russe resserrait son étau sur Berlin. Dans son bunker, Hitler avait à peine fêté ses 56 ans. Encore sous le choc de la nouvelle de la mort de Mussolini et de son cadavre promené par la foule enragée et pendu par les pieds à la façade d'un garage automobile, le tyran donnait des instructions précises pour faire disparaître son corps après son suicide. De l'absence de cadavre, allait naître un mythe autour du dictateur mégalomane qui, encore de nos jours, engendre les idées les plus farfelues. Les multiples versions, sur la découverte ou non des restes d'Hitler à l'arrivée au bunker des soldats soviétiques, sont à l'origine de multiples histoires plus ou moins invraisemblables.

En Suisse, toutes les discussions portaient sur cette fin annoncée des années de vaches maigres. On devra attendre encore 4 ans pour fêter la disparition des cartes de rationnement sur les produits alimentaires, mais les tonnages maritimes, qui assuraient une partie des besoins du pays entre les ports de Lisbonne et de Bâle, allaient augmenter.

La crainte des bombardements erronés s'éloignait. On avait encore en tête ceux, en 1940, des installations ferroviaires de

Renens et Daillens et ceux des 3 bombardiers de la RAF qui, au retour de leur attaque sur les usines FIAT de Turin, avaient lâché leurs bombes sur Genève laissant des morts et des blessés. On espérait que la famille de cinq enfants tués quelques jours auparavant à Rafz fût la dernière de ces erreurs. On donnait force commentaires à la tardive déclaration de guerre au Japon et à Allemagne, faite en février 1945 par la Turquie. La perspective d'un avenir meilleur et la reconnaissance d'avoir été épargné par cette sauvagerie qui a dévasté toute l'Europe, faisaient fleurir les photos du Général Guisan dans tous les établissements publics et les foyers.

Claude Verdon avait pour sa part un mauvais pressentiment. Cette convocation n'était certainement pas pour lui annoncer une augmentation de salaire ! Le chef du personnel était un homme austère dont l'apparition était toujours de mauvais augure.

Il s'annonça à la secrétaire, qui faisait office de garde à l'entrée du bureau. C'était une vieille fille, d'un âge certain, qui regardait toujours avec dédain les cols bleus se présentant à son chef.

- Enlevez vos chaussures, vous allez salir les tapis ! lui ordonna-t-elle en guise de bienvenue. Et puis, lavez-vous les mains avant d'entrer ! Comment vous appelez-vous et pourquoi voulez-vous déranger Monsieur Toinet ?
- Je m'appelle Claude. Claude Verdon. C'est Monsieur Toinet qui m'a appelé.
- Bien, je vais vous annoncer.

Il enleva ses chaussures et s'aperçut que ses chaussettes étaient trouées. Le gros orteil sortait lamentablement de l'orifice. Il tira sur le bout de sa chaussette, essayant de la replier pour cacher ce problème, fit quelques pas pour tester le camouflage, mais dès qu'il levait le pied, le bout de laine pendait



lamentablement à l'avant dénonçant le subterfuge. De toute façon, il n'eut pas le temps d'étudier une solution. La secrétaire l'appela :

- Venez Monsieur Verdon. Monsieur Toinet va vous recevoir.

Il essaya de se faufiler jusqu'au bureau à pas glissés. Peine perdue, la chaussette se rebella.

- Vous auriez tout de même pu arranger votre tenue ! remarqua la vieille fille.

Heureusement, du bureau lui parvint une voix masculine, lui demandant d'entrer.

- Bonjour, Monsieur Verdon, asseyez-vous, l'invita Monsieur Toinet.

Il avait cette attitude rigide d'officier qui ne savait pas parler aux gens sans donner l'impression qu'il leur intimait un ordre. Il est vrai qu'il était lieutenant et, qu'à cette époque, les cadres de l'armée appartenaient à une caste distincte, qui dirigeait les troupes « à la Prussienne ». L'aspect humain ne faisait pas partie de leur bagage. Entre deux périodes de mobilisation, Monsieur Toinet assurait sa fonction de directeur du personnel, mais s'il déposait l'uniforme, il conservait son attitude. Il avait juste désigné la chaise droite, inconfortable, qui lui faisait face. Sans même lever la tête du document posé sur son bureau, il attaqua d'un ton condescendant :

- Monsieur Verdon, j'ai reçu votre certificat médical. Je vous fais grâce de la terminologie utilisée qui me déboussole. Ces gens-là ne savent pas parler comme tout le monde, il faut toujours qu'ils parsèment leur texte de termes savants. Comme si la vie n'était pas assez compliquée sans ça ! Bref, il est mentionné que vous êtes atteint de dyspnée, ce qui, en termes chrétiens, signifie que vous avez des difficultés respiratoires. Le médecin vous prescrit une interdiction

de travailler dans un milieu poussiéreux. Êtes-vous au courant ?

- Oui Monsieur Toinet. Mais vous savez, les médecins exagèrent toujours.
- Peut-être, mais on ne peut pas aller contre un avis médical. Vous êtes employé dans notre usine comme ouvrier métallurgiste, n'est-ce pas ?
- Oui Monsieur Toinet, depuis 15 ans.
- Exact, et vous avez toujours occupé une place dans l'équipe des fourneaux.
- Et, je crois, à l'entière satisfaction de notre contremaître. Puisque j'ai même eu une promotion.

Toinet haussa les épaules. Comme si l'avis d'un subalterne, fût-il contremaître, pouvait avoir une importance quelconque ! Il se leva brusquement et regarda son interlocuteur pour la première fois.

- Malheureusement, Monsieur Verdon, je n'ai aucune place disponible correspondante à vos qualifications en dehors de la fabrication. Je me vois donc contraint de vous libérer de vos fonctions avec effet immédiat.

Abasourdi, Claude resta un instant bouche bée. Puis, prenant son courage à deux mains, il tenta de se défendre :

- N'en faites rien je vous en prie Monsieur Toinet, j'ai une femme et deux enfants en bas âge à nourrir.
- Je sais bien, croyez que je regrette de devoir prendre une telle décision, mais seule une fonction administrative pourrait remplir les conditions demandées par votre médecin. Et ces fonctions exigent une formation adéquate, que vous ne possédez malheureusement pas.
- Gardez-moi alors à ma place, près des fourneaux ! Je suis prêt à vous signer une décharge. Je suis sûr que tout ira bien.